

Panorama de l'anthropologie
russe contemporaine

Anthropologie du Monde Occidental
Collection dirigée par Denis Laborde

Déjà parus

Nicole BELMONT, *Mythe, conte et enfance. Les écritures d'Orphée et de Cendrillon*, 2010.

Thomas PIERRE, *Controverses institutionnelles en Pays Basque de France*, 2010

Denis LABORDE (dir.), *Désirs d'histoire. Politique, mémoire, identité*, 2009.

H. E. BÖDEKER, P. FRIEDEMANN, *Gabriel Bonnot de Mably, textes politiques 1751-1783*, 2007.

Anthony PECQUEUX, *Voix du rap. Essai de sociologie de l'action musicale*, 2007.

Jean-Louis FABIANI, *Beautés du Sud*, 2005.

Serge MARTIN, *Langage et relation*, 2005.

Benoît CARTERON (sous la dir.), *L'engouement associatif pour l'histoire locale. Le cas du Maine-et-Loire*, 2005.

Denis LABORDE (éd.), *Six études sur la société basque*, 2004.

Eguzki URTEAGA, *Les journalistes locaux, fragilisation d'une profession*, 2004.

Jacques CHEYRONNAUD, *Musique, politique, religion. De quelques menus objets de culture*, 2002.

Marie-Claire LATRY, *Le fil du rêve : des couturières entre les vivants et les morts*, 2002.

Fotini TSIBIRIDOU, *Les Pomack dans la Thrace grecque. Discours ethnique et pratiques socioculturelles*, 2000.

Alf LÜDTKE, *Des ouvriers au quotidien dans l'Allemagne du XX^{ème} siècle, le quotidien des dictatures*, 2000.

Louis QUERE, *La sociologie à l'épreuve de l'herméneutique. Essai d'épistémologie des sciences sociales*, 1999.

Jean-Michel LARRASQUET, *L'Entreprise à l'épreuve du complexe*, 1999.

Jean-Michel LARRASQUET, *Le Management à l'épreuve du complexe*, 1999.

Denis LABORDE, *De Jean-Sébastien Bach à Glenn Gould. Magie des sons et spectacle de la passion*, 1997.

Sous la direction de
Boris PETRIC et Elena FILIPPOVA

Panorama de l'anthropologie russe contemporaine

L'Harmattan

© L'Harmattan, 2011
5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-54624-0

EAN : 9782296546240

Cet ouvrage collectif est l'aboutissement de plusieurs années de collaborations entre les deux co-auteurs et leurs institutions respectives. Il faut ici souligner le rôle joué par plusieurs institutions qui ont facilité notre collaboration et la fabrication de cet ouvrage. Nous tenons à remercier tout particulièrement la Fondation Maison des sciences de l'homme (FMSH) dont Sonia Colpart et Anne Le Huérou (responsables du programme pour l'espace post-soviétique), et la direction des relations internationales du CNRS, notamment Caroline Danilovic.

Notre collaboration a donné lieu à l'organisation d'un colloque franco-russe à Moscou auquel ont participé l'ensemble des auteurs de ce livre en septembre 2008. Cette manifestation s'est déroulée grâce au soutien de plusieurs institutions auxquelles nous exprimons toute notre reconnaissance : la direction scientifique de la section 38 du CNRS, l'Académie des sciences de la Fédération de Russie et sa délégation pour les relations internationales, représentée par Olga Morozova, la fondation russe des sciences humaines, le programme de soutien pour les études avancées de la présidence de la Fédération de Russie, l'ambassade de France à Moscou par l'intermédiaire d'Armelle Groppo (attachée de coopération universitaire) et de Marc Sagniol (responsable du livre).

Nous tenons à exprimer toute notre gratitude à Nicole Letoux (LAIOS) et Annie Télias (IIAC), Olga Podlesnih et Valery Marshanov (Institut d'ethnologie de Moscou). Enfin, il faut saluer tout particulièrement le travail de notre traductrice Marie Laetitia Garric.

INTRODUCTION

Boris Petric et Elena Filippova

Cet ouvrage fait suite à un colloque intitulé « Renouveau méthodologique et théorique de l'anthropologie sociale : un dialogue franco-russe », organisé par l'Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain (IIAC-EHESS) et l'Institut d'ethnologie et d'anthropologie Mikloukho Maklaj (Académie des sciences de Russie). Cette rencontre s'est déroulée à Moscou en septembre 2008 et a réuni une vingtaine d'ethnologues français et russes qui ont échangé et dialogué pendant trois jours sur leurs traditions et leurs préoccupations anthropologiques particulières afin de prendre connaissance des travaux menés actuellement dans les deux pays. Nous avons pu mesurer à cette occasion la méconnaissance réciproque de nos approches actuelles de l'anthropologie.

Cet ouvrage souhaite ainsi contribuer à combler une partie de ce fossé en présentant au public francophone un large panorama des orientations théoriques, méthodologiques et des terrains privilégiés par les chercheurs russes sans pour autant prétendre à l'exhaustivité¹. Les contributions proviennent des anthropologues confirmés, mais aussi des éléments d'une nouvelle génération représentant la diversité des institutions productrices d'un savoir anthropologique en Russie. Au-delà de l'intérêt informatif sur les préoccupations actuelles de nos collègues russes, cet ouvrage apporte également une perspective historique et propose un éclairage sur le poids d'un héritage politique singulier entre la science ethnographique et le pouvoir. Cet ouvrage est par ailleurs assez éclairant sur l'influence minime de l'anthropologie française dans la recomposition actuelle de l'anthropologie en Russie.

¹ Il faut impérativement mentionner les travaux de Dimitri Funk et Natalia Jukovskaja, sur les peuples sibériens.

L'ouvrage se compose de deux parties thématiques. La première offre des regards introspectifs critiques sur l'histoire de la discipline tout en proposant un nouvel horizon théorique pour l'anthropologie russe contemporaine. Les différents articles s'interrogent également sur le rapport entre l'anthropologie et le pouvoir politique, mais aussi sur les relations entre l'anthropologie sociale et les autres disciplines des sciences humaines.

La deuxième partie propose un aperçu du renouvellement des terrains et des objets. Si la discipline a longtemps été cantonnée à l'étude des groupes ethniques, du folklore, des sociétés traditionnelles et de leurs survivances (*perezhitki*), elle s'autorise aujourd'hui à analyser des phénomènes contemporains et des problèmes ayant une résonance politique particulière dans la société russe actuelle.

L'ouverture vers d'autres horizons anthropologiques

Après une longue période d'isolement, l'ethnologie soviétique et russe peut se confronter à nouveau directement aux différentes traditions anthropologiques existantes de par le monde. L'ouverture s'inscrit dans un contexte complexe – hérité de l'époque de la guerre froide –, caractérisé par une méconnaissance réciproque des terrains, des préoccupations et des orientations théoriques et méthodologiques des uns et autres, compte tenu de la faiblesse des échanges avec l'étranger.

Si l'anthropologie anglo-saxonne fait rapidement irruption dans l'espace intellectuel post-soviétique, les différents travaux d'anthropologues francophones demeurent mal connus. En premier lieu, les anthropologues russes s'inscrivent plus aisément dans une approche qui privilégie la culture et les phénomènes d'identité ethnico-nationaux. Le rapprochement entre anthropologues russes et français est moins évident compte tenu d'une place inégale accordée à la notion d'ethnie/ethnos. La notion d'ethnos est centrale dans l'ethnographie soviétique puis dans l'ethnologie russe conduisant à l'élaboration d'une théorie définissant l'ethnos comme étant l'objet unique de la discipline. *A contrario*, l'ethnologie française n'en fait qu'un objet marginal jusqu'aux années 1980.

On peut aussi expliquer ce peu d'intérêt réciproque par des raisons d'ordre linguistique mais surtout historique.

Du côté soviétique puis russe, la préoccupation majeure consiste à étudier l'altérité au sein de son espace politique, même si quelques ethnologues ont travaillé en dehors de l'URSS². Au même moment, l'anthropologie en France se développe dans différentes directions : une ethnologie européenne qui concerne l'étude des populations à l'intérieur de l'espace national autour d'une ethnologie régionale et une ethnologie sur d'autres cultures du Vieux Continent comprenant des recherches sur la culture et le folklore russes, dynamique impulsée par le musée des Arts et Traditions populaires (ATP). Par ailleurs, de nombreuses enquêtes sont menées sur les populations relevant de l'Empire français (Afrique, Asie, etc.) même si un nombre non négligeable d'anthropologues entreprennent des enquêtes à l'extérieur du contexte colonial³. Les travaux sur les populations de l'Union soviétique sont relativement rares en France⁴, compte tenu de l'impossibilité d'accéder au terrain. Cette situation révèle également des différences notables d'articulation entre science et pouvoir et les conditions historico-politiques d'élaboration du savoir anthropologique dans chaque société. Cet héritage a d'importantes conséquences sur les recompositions actuelles de l'anthropologie dans nos deux pays.

À partir de la perestroïka, les relations scientifiques franco-russes dans le domaine des sciences humaines concernent surtout des chercheurs français travaillant sur l'histoire russe et soviétique qui sont amenés à collaborer avec des anthropologues russes travaillant sur les mêmes objets. Les débats sur les sociétés contemporaines de l'espace post-soviétique sont alors largement dominés par des politologues ou des spécialistes qui se définissent davantage en fonction d'une appartenance à une « aire culturelle » qu'en fonction d'un ancrage disciplinaire. De plus, malgré

² On peut notamment citer les travaux de Nikolai Butinov, ayant travaillé en Papouasie-Nouvelle-Guinée, Vladimir Kabo en Australie, Mikael Krioukov, ayant travaillé en Chine et au Viêtnam ou encore Liev Kubel en Afrique sub-saharienne.

³ On peut citer l'importance des travaux de Claude Lévi-Strauss (Brésil) ou Maurice Godelier (Papouasie-Nouvelle-Guinée)

⁴ On peut citer les travaux de Roberte Hamayon, Boris Chichlo et Frédérique Longuet-Marx.

l'ouverture des frontières et l'accessibilité du terrain, l'intérêt des anthropologues français pour la société russe et l'espace post-soviétique reste relativement marginal. Du côté russe, dans un contexte de crise et de manque de moyens, peu d'anthropologues se lancent dans l'étude de sociétés au-delà des frontières politiques de leur pays et restent attachés à une conception scientifique d'une anthropologie qui se déploie essentiellement dans son aire d'influence politico-culturelle.

D'un point de vue théorique, les relations entre ces deux écoles d'anthropologie sont marquées par une méconnaissance symétrique des développements récents de la discipline. De chaque côté, la connaissance se limite à une image datée renvoyant à deux figures emblématiques et à leur empreinte théorique, celle de Claude Lévi-Strauss et du structuralisme pour les Russes, celle de Yulian Bromley et de la théorie de l'ethnos et son concept d'« ethnogenèse » pour les Français.

Dans un contexte général de reformulation de notre discipline – de critique des grands paradigmes théoriques et d'une remise en cause du découpage en aires culturelles –, cet ouvrage donne l'opportunité de cerner les influences intellectuelles qui jalonnent l'ethnologie russe d'aujourd'hui en pleine recomposition.

Le vacillement des institutions de l'ethnographie

À l'époque soviétique, l'ethnographie était organisée autour de deux institutions de recherche, l'Institut d'ethnographie de Moscou avec sa filiale à Leningrad. Il existait par ailleurs trois chaires d'ethnographie dans les universités de Moscou, Leningrad et Erevan. Il est important de noter aussi le rôle de deux musées, celui de *Kunstkamera* et le musée d'Ethnographie des peuples de l'URSS à Leningrad. Il existait par ailleurs dans de nombreuses Républiques les musées d'arts décoratifs et les musées d'histoire qui possédaient des collections avec des objets ethnographiques et y employaient des ethnographes.

Dans un contexte de crise engendré par la chute de l'Union, les institutions de recherche se sont retrouvées dans une situation difficile. Avec le bouleversement de l'organisation sociale

dans la nouvelle société russe et la remise en cause des sciences humaines « à orientation marxiste », la figure de l'intellectuel est largement dépréciée. Cela a conduit de nombreux ethnologues à opter pour un autre métier ou à développer une seconde activité professionnelle. Pour ceux qui restent, cela s'est aussi traduit par la coupure des liens intellectuels entretenus avec les institutions de recherche des nouveaux États indépendants (CEI) cherchant à s'émanciper de la tutelle de Moscou. Pour beaucoup, cela a impliqué la perte de leur terrain habituel et des recherches fondamentales. Leurs centres d'intérêts se sont alors souvent réduits au territoire de la Fédération de Russie et se sont réorientés vers des projets scientifiques appliqués financés par des acteurs privés, des autorités locales ou des bailleurs de fonds étrangers.

Pendant cette période, une nouvelle dynamique s'instaure dans la recherche, avec le développement d'équipes indépendantes fonctionnant par projet et par la constitution de nouvelles institutions de recherche⁵.

Ces différents soubresauts ont engendré une diversification des lieux de production et de diffusion du savoir ethnologique. La filiale de Saint-Pétersbourg est désormais indépendante et affiliée au musée Pierre-le-Grand. De nombreuses chaires d'enseignement d'ethnologie, d'anthropologie culturelle ont été ouvertes à Moscou et en province. On peut mentionner notamment l'université des sciences humaines de Moscou, l'université européenne de Saint-Pétersbourg. Au-delà des chaires officielles, il existe un nombre conséquent d'enseignants-chercheurs revendiquant l'appellation d'anthropologues, souvent rattachés aux facultés d'histoire ou de géographie. En 1989, dans un contexte d'émancipation, l'unique revue d'ethnologie, *Sovietskaja etnografija*⁶ (l'Ethnographie soviétique) change de nom pour retrouver celui qu'elle avait auparavant, *Etnograficeskoje obozrenie* (Aperçu ethnographique). En même temps, d'autres revues apparaissent avec la volonté de diversifier la diffusion de l'anthropologie, de toucher un public élargi (*Etnopanorama*).

Cette diversité se matérialise à l'occasion du congrès bisannuel de l'Association des ethnologues et des anthropologues

⁵ On peut notamment citer l'exemple du réseau Eawarn.

⁶ Principal périodique d'ethnographie à l'époque soviétique.

russes fondé en 1993 et qui réunit plusieurs centaines de personnes. Il faut également mentionner la multitude de publications à compte d'auteur qui permet à la fois un boom quantitatif mais aussi l'apparition de publications dont la qualité est inégale. Il faut signaler aussi l'apparition de petites maisons d'édition qui publient des ouvrages avec un tirage modeste et qui restent souvent méconnus.

Une anthropologie sociale renouvelée ?

L'anthropologie sociale est confrontée en Russie à la difficulté de constituer un champ autonome disciplinaire après la remise en cause de l'ethnologie (*etnografia*) telle qu'elle s'est constituée à l'époque soviétique. L'émancipation de ce lourd héritage intellectuel s'opère lentement à travers un renouvellement théorique et méthodologique.

L'article de Valery Tishkov revient sur les relations structurelles entre la géographie et l'ethnographie à l'époque soviétique en rappelant l'importance des travaux du géographe P. Kouchner et l'élaboration des cartes ethniques. À travers ce regard rétrospectif sur la discipline, il pose le problème de l'appréhension du rapport entre espace et population pour le scientifique et aussi les implications politiques dans la Fédération de Russie.

Les relations entre l'ethnologie soviétique et les autres disciplines sont fondamentales pour comprendre la place qui lui est attribuée. Le terme ethnologie est délaissé à l'époque soviétique au profit du mot ethnographie dans les années 1920, sous prétexte d'y voir les marques d'une science bourgeoise. C'est aussi une manière d'en faire une sous-discipline de l'Histoire, qui reste la discipline majeure des sciences humaines.

Ces hiérarchies disciplinaires s'élaborent progressivement en même temps que les liens avec les communautés scientifiques dans le reste du monde se redéfinissent. Jusqu'aux années 1930, il existe encore des liens entre des ethnographes russes et occidentaux, notamment américains. L'article d'Igor Kouznetsov revient notamment sur les relations entre Franz Boas et une jeune étudiante soviétique au cours d'une expédition entreprise par

l'éminent chercheur américain et Julia Averkieva. Cette expérience reste unique et n'a pas joué de rôle dans le développement ultérieur de l'ethnographie soviétique. C'est même l'exception qui confirme la règle. De retour en Union soviétique, Julia Averkieva s'autocensure, pressentant que son interprétation ne pourrait pas s'inscrire dans la nouvelle norme qui est en train de s'imposer dans les institutions soviétiques de recherche. Son parcours scientifique est brutalement interrompu par son arrestation et son emprisonnement au goulag. On peut regretter que l'article d'Igor Kouznetsov n'évoque pas davantage les raisons pour lesquelles Averkieva a été victime des purges stalinienne. La biographie de Julia Averkieva n'est pas une exception, nombre d'ethnographes sont touchés par les répressions et les purges stalinienne. On entre alors dans une période de rigidification et d'instrumentalisation de l'ethnographie dans le système politique soviétique. Certains ethnographes seront réhabilités dans les années 1950, au moment où l'ethnographie soviétique est largement institutionnalisée et très codifiée théoriquement et méthodologiquement. Il faut attendre la période de la perestroïka pour assister à nouveau à des échanges intellectuels plus ouverts⁷.

Progressivement, l'ethnographie en URSS est réduite au rang d'une sous-discipline de l'histoire qui ne lui octroie *de facto* aucune compétence à se prononcer sur les débats concernant la société du présent et encore moins sur la question nationale. C'est davantage le discours des philosophes du matérialisme historique et du communisme scientifique qui sont mobilisés pour expliquer et analyser la société en train de se faire.

À la fin des années 1980, l'Union soviétique fait face à une multiplication de conflits dans l'espace public. On peut notamment citer une série de manifestations qui conteste le choix émis par le centre ayant mis en place un dirigeant russe à la tête de la République du Kazakhstan (1986). Un premier conflit sanglant éclate lors de pogroms anti-arméniens dans la ville de Sumgaït en 1988 et se répète dans la République d'Azerbaïdjan. En Asie centrale, un conflit sur le partage des ressources se transforme en affrontements opposant « Ouzbeks » et « Meskhètes » (1989) dans

⁷ Durant cette période, il y a eu quelques rares échanges scientifiques notamment dans le cadre de l'UNESCO.

la République d'Ouzbékistan. Plus tard, ce sont « Kirghizes » et « Ouzbeks » (1990) qui s'affrontent violemment dans la République kirghize. En 1992, un premier conflit violent éclate au sein de la Fédération de Russie en Ossétie du Nord. Des violences opposent des « Ingouches », descendants de déportés de l'époque stalinienne, revendiquant la restitution de leurs biens fonciers, et la population ossète à Vladikavkaz.

La désintégration de l'ancien ordre politique soviétique et les différents conflits qui émergent un peu partout entraînent des migrations provoquées par des tentatives d'ethnisation des nouveaux espaces politiques. On assiste ainsi à une multiplication de conflits dans lesquels la question nationale ou ethnique prend une place de premier ordre. Dans ces circonstances, le pouvoir politique en Russie est à la recherche de solutions et sollicite l'expertise des ethnologues. C'est dans ces circonstances que le directeur de l'Institut d'ethnologie, Valery Tishkov, est appelé à diriger quelques mois le nouveau ministère des Nationalités au sein du gouvernement Eltsine (1992). Les ethnologues sont courtisés pour leur expertise concernant les conflits et la mise en place de nouvelles politiques publiques (recensement, diversité, populations indigènes, etc.). Cet épisode marque un tournant décisif dans la relation entre ethnologie et pouvoir dans la nouvelle société russe. Cela correspond aussi à un moment où l'ethnographie connaît de vifs débats sur l'objet même de la discipline.

Valery Tishkov succède à Yulian Bromley à la tête de l'Institut d'ethnologie en 1989 et propose de remettre à l'examen la théorie de l'ethnos sans prétendre pour autant édifier une théorie alternative. On peut consulter aussi un récent article d'Elena Filippova (2010) qui revient en profondeur sur cette période de libéralisation de la société soviétique, qui touche aussi l'ethnographie. Elle y montre que les débats ont à nouveau concerné l'intitulé même de la discipline. Faut-il parler d'ethnographie ou d'ethnologie ? Le choix d'ethnologie l'emporte et marque une volonté de s'émanciper de la tradition soviétique. Le caractère purement descriptif de l'ethnographie et son rattachement à l'histoire ont eu des répercussions sur la manière de construire l'objet des ethnographes. De plus, la relation hiérarchique entre l'ethnographie et l'histoire a conduit à minimiser l'étude du présent et la complexité de la question de l'appartenance identitaire dans la

société contemporaine. L'ethnologue ne veut plus être un spécialiste de l'étude de l'espace rural et des groupes ethniques, mais affirme sa compétence sur les manifestations conflictuelles de l'ethnicité et prétend disposer d'un savoir-faire singulier permettant au politique de les résoudre voire de les éviter.

Dans un contexte de libéralisation de la société, le savoir de l'ethnologue est recherché non seulement par le pouvoir dans la Fédération de Russie mais aussi par de nouveaux acteurs internationaux et transnationaux (*think tanks*, fondations, ONG, etc.). De surcroît, dans un contexte généralisé de crise économique qui touche particulièrement les milieux intellectuels, de nombreux ethnologues deviennent alors experts au sein de nouvelles institutions produisant un savoir sur la société contemporaine. En 1993, un observatoire privé de veille des conflits se constitue autour de l'Institut d'ethnologie et de Valery Tishkov encouragé par l'université Harvard (Pr Martirosian) puis soutenu par les fondations américaines MacArthur et Soros. Valery Tishkov forme un réseau de spécialistes avec quelques ethnologues répartis sur l'ensemble de l'espace post-soviétique ayant vocation à collecter des données empiriques concernant des régions considérées comme « conflictogènes ». Ce réseau s'appuie sur une grille de lecture uniforme des conflits et des faits politico-sociaux permettant de constituer une base de données sans précédent. Ce réseau publie alors toute une série de rapports puis diffuse à partir de 2004 par l'intermédiaire de son site internet⁸ tout un ensemble d'informations sur l'espace post-soviétique.

La période gorbatchévienne et eltsinienne a donc engendré un intense débat sur le statut et l'objet de l'ethnologie. Désormais, les ethnologues ne s'intéressent plus seulement à l'appartenance ethnique mais aussi à la constitution de groupes marginaux dans la société contemporaine : ils prennent donc ouvertement une dimension critique et autonome à l'égard du pouvoir et se lancent même dans des tentatives d'introspection.

Toutefois, malgré les profonds changements de la discipline, l'école russe est largement marginalisée dans les débats internationaux. Une bonne partie des « ethnologues » russes

⁸ Cf. <http://www.eawarn.ru>

continue à privilégier une approche essentialiste même s'il est indéniable que la discipline révèle une diversité d'expression dont on connaît encore mal les contours. Le lent renouvellement des objets, des terrains et des approches de cette discipline naissante ne peuvent s'expliquer uniquement par les difficultés matérielles rencontrées (état des bibliothèques universitaires, nombre de postes, etc.). De nouveaux lieux de diffusion et d'enseignement de l'ethnologie émergent. De plus, de nombreux ouvrages classiques de l'anthropologie sociale et culturelle ont été traduits dernièrement, notamment de certains anthropologues français. On peut spécialement mentionner le travail entrepris par la revue *Etnograficeskoje obozrenie* qui a publié ces dernières années une série d'articles et d'entretiens avec des chercheurs français.

Cependant, la discipline éprouve des difficultés à s'imposer dans le nouveau paysage scientifique de la société russe, dans un contexte où d'autres disciplines connexes tendent à se développer. On assiste à un foisonnement de disciplines comme l'anthropologie culturelle, la culturologie (*kulturologia*) qui réclament parfois une paternité avec l'ethnologie alors qu'elles se placent souvent dans une perspective idéologique, normative inspirée par la situation politique actuelle au sein de la Fédération de Russie. Le texte de Sergeï Sokolovskii aborde justement le développement de ce type de discipline comme la culturologie ou la conflictologie dans un contexte d'éclatement du savoir anthropologique. Les anciens professeurs de matérialisme historique se déclarent parfois anthropologues et se reconvertissent dans de nouveaux cursus aux fondements épistémologiques plus que douteux et aux objectifs politiques plus que tendancieux.

De manière inédite, certains anthropologues s'interrogent sur leurs pratiques. L'article de Svetlana Rijakova revient sur ses différentes expériences de terrain en Lituanie, en Inde afin de soulever un certain nombre de questions inhérentes à la pratique ethnographique. Elle s'interroge notamment sur les relations entre l'anthropologue et ses interlocuteurs, sur l'articulation entre observation participante et distanciation. Dans un style presque postmoderne, Tatiana Shepanskaja prolonge cette réflexion jusqu'à s'interroger sur la possibilité ou non de mener une enquête ethnographique sur le milieu des ethnologues. Elle pose la question de savoir dans quelle mesure un ethnologue qui décide de rendre

publiques les pratiques de son milieu professionnel ne risque pas d'être ostracisé par ses collègues.

De plus, la société russe est particulièrement confrontée à de nouveaux problèmes : dans un contexte social nouveau, les thèmes de l'immigration, de la diversité sociale et identitaire de la société russe deviennent des enjeux publics.

Il y a donc actuellement un renouvellement des objets. L'investigation ethnologique doit-elle se poursuivre au-delà de la sphère d'influence politique de la Russie ?

Katia Dementsevia, une jeune anthropologue de l'Institut d'études africaines, a choisi de décentrer son regard en s'intéressant aux phénomènes de racisme et de discrimination à travers une enquête ethnographique en France. La démarche de cette anthropologue interpelle la société française et montre, selon elle, une forme d'ethnisation des relations sociales.

Dans les années 1990, dans l'espace post-soviétique, l'ethnicité a été à la fois une forme répandue de mobilisation sociale et un paradigme explicatif pour l'anthropologie. Aujourd'hui, le fait religieux semble lui contester cette suprématie. De ce fait, il y a une multiplication de travaux sur les phénomènes religieux et notamment sur l'islam. L'article de Sergeï Abachin met en garde contre une nouvelle forme d'essentialisation non plus des différences ethniques mais religieuses. Il fait une critique pertinente de l'approche d'islamologue-soviétologue réduisant le champ religieux à une opposition entre islam officiel et islam non-officiel et traditionnel. Il appelle notamment à une vigilance face à des simplifications actuelles qui opposent un islam « traditionnel » à un islam « fondamentaliste » dans l'espace post-soviétique. Ce chercheur, qui fait régulièrement du terrain en Asie centrale, s'attache à analyser l'enchâssement des différentes sphères de la vie sociale à travers une étude d'un village ouzbek au Tadjikistan contemporain. Selon lui, le discours qui met en valeur les différences d'appartenance à des groupes religieux, occulte d'autres formes d'opposition et sert à alimenter des stratégies de conquête du pouvoir à l'échelle locale.

L'article de Ksenia Pimenova traite du renouveau actuel du chamanisme dans la République de Touva. Cette jeune chercheuse

formée dans un premier temps à Moscou puis à l'École des hautes études en sciences sociales à Paris, incarne fort à propos la fin d'une appartenance claire à des écoles nationales d'anthropologie. Elle analyse les récits de vie des nombreux chamanes qui sont apparus ces dernières années dans la société Touva et tente de comprendre leurs sources de légitimité pour exercer leur influence sur la population. Elle s'intéresse notamment aux emprunts culturels et dresse le portrait d'une chamane russe, originaire de Moscou, qui fait du chamanisme un horizon qui ne se limite plus à une population Touva mais concerne aussi la société russe dans son ensemble. Enfin, Elena Filippova analyse l'évolution du rapport identitaire d'une population anciennement nomade vivant dans le Sud de la Sibérie. Les constructions identitaires actuelles dépendent fortement de l'héritage politico-territorial soviétique mais se ré-agencent en fonction du nouveau contexte post-soviétique et des réformes concernant l'administration territoriale de la nouvelle Fédération de Russie.

Le contour des objets traditionnels d'étude est à redéfinir au rythme du changement social. La société russe est par ailleurs confrontée depuis peu à des formes de discrimination, de xénophobie et de racisme qui s'affirment et interpellent la discipline qui traditionnellement n'a pas travaillé sur ces thèmes.

Viktor Schnirelman propose une réflexion sur le rôle du discours des experts et son influence sur la montée de la xénophobie dans la société russe actuelle. Il critique notamment l'expression « seuil de tolérance » largement utilisée par des pseudo-experts et reprise dans la vulgate médiatique pour justifier la politique de plus en plus restrictive du gouvernement russe en matière d'immigration. Malgré la difficulté d'évaluer le phénomène, il y aurait une centaine de meurtres à caractère raciste chaque année en Russie. Il est nécessaire de rappeler que les rares anthropologues ou sociologues qui tentent de poser un regard différent sur ces phénomènes s'exposent à des pressions voire des attaques de groupuscules d'extrême droite sans bénéficier d'un soutien de la part des pouvoirs publics. En 2000, l'anthropologue du musée Pierre-le-Grand, Nikolaï Girenko, en a fait les frais. Il a été assassiné à son domicile à la suite de sa participation en tant qu'« expert » dans un procès où il dénonçait des publications à caractère raciste. Viktor Schnirelman, ainsi que d'autres

chercheurs, sont fréquemment mentionnés comme « les ennemis du peuple russe » et leurs noms assortis de leurs adresses personnelles figurent sur des listes noires publiées sur des sites d'organisations d'extrême droite.

L'ethnologue : une nouvelle position inconfortable ?

Les années 1990 sont marquées par la fin d'une politique libérale tous azimuts. L'avènement au pouvoir de Vladimir Poutine signe la reprise en main par l'État de l'économie et des autres compartiments de la vie sociale. Si d'un côté, on assiste à une nouvelle dynamique de financement de la recherche, on constate de l'autre une nouvelle forme de contrôle politique des sciences humaines. Dans un contexte général de remise en cause de l'activité des ONG et des fondations étrangères en Russie, des critiques interviennent précisément contre le réseau Eawarn et son directeur Valery Tishkov en 2004. Plusieurs publications dans les médias accusent ses membres d'être des espions à la solde américaine et d'être directement responsables de plusieurs conflits (notamment la prise d'otages de Beslan). Des manifestations sont organisées devant l'Institut d'ethnologie, exigeant une peine de 20 ans de prison pour Tishkov. Plusieurs chercheurs appartenant à Eawarn résidant dans des villes de province sont confrontés à des formes de pression allant de mesures de licenciement jusqu'à des arrestations. Si le directeur prend position pour défendre au cas par cas ses collègues, il adopte en même temps un discours public exprimant de plus en plus son allégeance à la nouvelle conception du pouvoir. En acceptant d'être nommé en 2007, membre de la nouvelle Chambre de la société civile⁹, en étant élu académicien en 2008, Valery Tishkov se protège d'éventuelles représailles politiques, mais se trouve de plus en plus dans une position ambiguë quant à la possibilité de contribuer à l'autonomisation de l'ethnologie à l'égard du pouvoir en Russie. Dans l'idée de trouver un nouvel horizon bienveillant pour l'anthropologie auprès du nouveau pouvoir, Valery Tishkov a participé à la création d'une

⁹ La Chambre de la société civile a été créée en 2008 dans la perspective de donner une représentation civile à la société. Cette démarche se veut une critique et une réponse à une prétendue vision occidentale de la société civile (ONG, etc.).

fondation russe d'État chargée d'observer la situation des minorités notamment en Europe et aux États-Unis tout en s'éloignant des positions prises par son actuelle présidente. Le gouvernement a créé cette fondation qui possède un bureau à Paris¹⁰ et à New York et entend ainsi répondre aux différentes critiques formulées à l'encontre de la politique russe en matière de droits de l'homme.

Valery Tishkov¹¹ a été très récemment au centre d'une polémique au sujet de sa participation active ou non à la mise en place d'une nouvelle politique ordonnée par le président Medvedev visant à lutter contre « les falsifications de l'Histoire ».

Le profil ambigu que prend le chef de file de l'ethnologie russe post-soviétique illustre bien les défis et les choix auxquels les ethnologues et la discipline elle-même vont être confrontés dans ce nouveau contexte politique.

Au terme de ce voyage au sein de l'anthropologie russe contemporaine, il apparaît difficile de tracer les orientations théoriques que cette discipline en mutation va prendre. Cependant, l'éclatement institutionnel et intellectuel actuel n'est pas uniquement le signe d'une crise irrémédiable comme beaucoup de nostalgiques l'expriment en Russie. Il peut être au contraire la source d'un renouvellement très productif et les tentations d'élaborer un canevas théorique unique pourraient être en revanche une nouvelle impasse. L'intensification et la multiplication des échanges internationaux, l'intégration des anthropologues russes au sein d'une « communauté mondiale » scientifique semblent indispensables à l'anthropologie russe pour construire un espace scientifique critique et autonome en Russie. Ce nouveau positionnement serait une garantie contre toute tentative des autorités d'instrumentaliser le savoir anthropologique dans l'édification d'un projet politique singulier.

Enfin, l'ouverture des frontières a permis à des dizaines d'étudiants, de doctorants et post-doctorants d'entamer ou de

¹⁰ Cette fondation s'intitule « Institut de démocratie et de coopération ». Elle est représentée par Natalia Narochnitskaja à Paris, qui a notamment dirigé un ouvrage collectif qui voit dans les révolutions de couleurs un complot anti-russe et la main des ONG occidentales (2008). Tishkov est directement visé par ces accusations.

¹¹ Cf. l'interview, <http://www.svobodanews.ru/content/article/1766749.html> et l'article, http://www.rferl.org/content/Calling_All_Informants/1767220.html

poursuivre leur cursus anthropologique dans les universités européennes ou américaines. En même temps, des anthropologues confirmés sont de plus en plus souvent sollicités pour enseigner à l'étranger. On peut espérer qu'à terme, tous ces liens contribuent à renouveler le paysage intellectuel de l'anthropologie en Russie. Tous ces lieux et ces personnes constituent un milieu hétéroclite en plein renouvellement duquel pourrait émerger une anthropologie plurielle. Encore faut-il que le contexte politique le permette...

Bibliographie

- ARTEMOVA O., 1990, « La société traditionnelle des aborigènes d'Australie dans l'anthropologie soviétique », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 31, n° 2-3, avril-septembre : 431-441.
- BERELOWITCH W., 1998, « Entre marxisme et ethnicité : l'anthropologie russe selon Ernest Gellner », *Genèses*, n° 33 : 128-137.
- BERTRAND F., 2002, *L'Anthropologie soviétique des années 20-30. Configuration d'une rupture*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux.
- BLUM A., FILIPPOVA E., 2006, « Territorialisation de l'ethnicité, ethnicisation des territoires : le cas du système politique soviétique et russe », *L'Espace géographique*, t. 35, n° 4 : 317-327.
- BONTE P., IZARD M., LENCLUD G., 1991, « Les anthropologies russe et soviétique », in P. Bonte et M. Izard (dir.), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, PUF : 730-732.
- BROMLEY Y., 1973, *Processus ethniques*, Moscou, Académie des sciences de l'URSS.
- CAHIERS DU MONDE RUSSE ET SOVIETIQUE, 1990, numéro spécial : « Regards sur l'anthropologie russe et soviétique », vol. 31, n° 2-3, avril-septembre.

- CHICHLO B., 1990, « L'anthropologie soviétique à l'heure de la Perestroïka », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 31, n° 2-3, avril-septembre : 223-232.
- FILIPPOVA E., 2010, « De l'ethnographie à l'ethnologie : changer de nom ou de paradigme ? », *L'Homme*, n° 194 : 41-56.
- FUNK D., 2006, *Les peuples turciques de Sibérie (Turkskije Narodi Sibiri)*, Moscou, Nauka.
- GELLNER E. (dir.), 1980, *Soviet and Western Anthropology*, Londres, Duckworth.
- GOSSIAUX J.-F., 2002, *Pouvoirs ethniques dans les Balkans*, Paris, PUF.
- GOUJON A., 2006, « Anthropologie et gestion des nationalités en Russie », *Raisons politiques*, n° 22 : 73-94.
- KHAZANOV A., 1995, *After the USSR: Ethnicity, nationalism and Politics of Independant States*, Madison, University of Wisconsin Press.
- LARUELLE M., 2007, *La quête d'une identité impériale. Le néo-urasisme dans la Russie contemporaine*, Paris, Petra.
- NAROCHNITSKAJA N. (dir.), 2008, *Oranzhevi seiti : ot Belgrada do Bishkeka*, Saint-Pétersbourg, Aleteïa.
- OBADIA L., 2008, « Cartographie critique des usages et significations attribués au concept d'ethnogenèse dans les Globalization Studies », *Parcours anthropologiques*, n° 6 : 7-27.
- PETRIC B., 2001, « L'ethnologie ouzbèke : une continuité paradoxale », *Journal des anthropologues*, n° 87 : 15-38.
- PLOTKIN V. I., HOWE J. E., 1985, « The Unknown tradition: continuity and innovation in Soviet Ethnography », *Dialectical Anthropology*, vol. 9, n° 1-4 : 257-312.
- SKALNIK P., 1988, « Union soviétique-Afrique du Sud : les théories de l'ethnos », *Cahiers d'études africaines*, n° 28 : 109-112.
- TISHKOV V., 1990, *Indigenous Peoples of North America*, Moscou, Nauka.

- TISHKOV V., 1995, « “Don’t kill me, I’m Kyrgyz!”: anthropological analysis of violence in the Osh ethnic conflict », *Journal of Peace Research*, vol. 32, n° 2 : 133-149.
- , 1997, *Ethnicity, Nationalism and Conflict in and after the Soviet Union. The Mind Aflame*, Londres, Sage Publications.
- , 1997, « Political Anthropology of the Chechen War », *Security Dialogue*, vol. 28, n° 4 : 425-437.
- , 1998, « U.S. and Russian Anthropology. Unequal Dialogue in a Time of Transition », *Current Anthropology*, vol. 39, n° 1 : 1-17.
- , 1998, « Le Caucase du Nord : Problèmes et politique », *Nouveaux mondes*, n° 8 : 147-156.
- , 2000, *Political Anthropology*, Lewiston/Queenston/Lampeter, The Edwin Mellen Press.

Première partie

**APERÇUS HISTORIQUES
ET DEBATS THEORIQUES**